

FRÉDÉRIC REBOIS

Confluences



Récit d'un voyageur en
Colombie

Frédéric Rebois

Confluences

Récit d'un voyageur en Colombie

© Frédéric Rebois, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8273-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Voyage en Colombie, du 21 juillet 2019 au 2 octobre 2019.

« N'ayez jamais peur de la vie, n'ayez jamais peur de l'aventure. Faites confiance au hasard, à la chance, à la destinée. Partez, allez conquérir d'autres espaces, d'autres espérances. Le reste vous sera donné de surcroît. »

Henri de Monfreid

Introduction
Décollage...

Bogotá, du 21 au 24 juillet 2019

Esprit fatigué et corps usé, le temps s'est consumé ; envie de crier, de m'apaiser...

Qu'importent les émois de la vie passée, chérie ou haïe, je sens seulement que je suis où je dois être, sur le chemin que le destin a dessiné pour moi.

Arrivé à l'aéroport de Toulouse-Blagnac, je suis prêt à m'envoler. Accents étrangers, tableau des départs et des arrivées, je commence à me sentir grisé...

Derniers au revoir à mon monde connu. Vol pour Munich, commencement de la « terra incognita » pour moi. J'ai pas mal bourlingué mais l'Allemagne m'est complètement étrangère. Longue escale de onze heures. Vol pour Francfort, nouvelle escale de près de sept heures. Ça grouille de gens de tous les horizons. Lessivé, j'erre tel un zombie, m'affale comme un dépravé et me fais contrôler. Vol pour Bogotá, appétit retrouvé, sommeil oublié, accents colombiens et peaux tannées...

Il me semble évident que chaque façon de voyager conditionne le regard que nous allons porter sur le pays et la culture d'accueil. Et de nos jours, les moyens de déplacement comme l'avion étant extrêmement rapides, nous sommes comme déposés ailleurs, sans avoir laissé réellement assez de temps à l'œil et à l'esprit de s'effeuiller tranquillement. Même s'il est difficile aujourd'hui de comparer le voyage moderne au voyage à l'ancienne, je suis un rêveur, un nostalgique des expéditions d'antan, lorsque l'on embarquait pour des semaines ou des mois, affrontant tempêtes et déferlantes avant d'arriver dans des contrées lointaines où tout restait à découvrir, où tout n'était que pur émerveillement.

À l'atterrissage, j'ai l'impression d'observer de plus en plus de personnes (certaines que nous pourrions appeler des déplacés), qui ne regardent le monde qu'en tant que consommateurs et souvent au travers d'un prisme : celui de leurs appareils photo, qui est d'ailleurs aujourd'hui intégré dans des smartphones ne servant qu'à s'extasier devant soi-même, ainsi que de se montrer aux autres de façon superficielle et dans un cadre qui importe peu finalement. Après tout, chacun fait comme il veut, mais le problème est que ces « déplacés » emportent aussi tout leur fatras culturel, qu'ils vont inconsciemment imposer alors qu'ils auraient pu le déposer au pied de l'avion avant de partir, puis décider simplement de se laisser porter. Je pense que pour faire un réel voyage et non pas en être un figurant il faut se vider, se dépouiller psychologiquement, oublier ce que nous avons appris et ce que nous croyons être pour être prêts à s'ouvrir et devenir

simplement soi-même... Car c'est dans l'inconnu que nous nous révélons.

De nos jours, l'être humain vit de façon sédentaire et a inventé les excursions d'agrément, mais nous ne devons pas oublier qu'au départ il voyageait par nécessité. À l'origine il est nomade, constitué pour pérégriner. Et je dois dire que c'est quelque chose que je ressens au plus profond de moi, dès que je me mets en route.

Il existe autant de voyages que de voyageurs... Moi, c'est donc de la plus simple des façons que j'aime me déplacer et le plus souvent c'est à pied. J'ai besoin de sentir que j'avance grâce à mon corps : mes jambes qui sont mon moteur, ou mes pieds, qui sont comme des électrodes me permettant de ressentir l'énergie ou la surface du sol que je foule, que ce soit des déserts, des montagnes, des sentiers de forêt ou des routes bitumées. C'est mon corps physique qui donne la possibilité à mon corps psychique d'être libre. Si mon besoin en argent est réduit, il me faut par contre une échine solide pour supporter mon unique compagnon de route qu'est mon sac à dos. J'y fourre tout le nécessaire à une autonomie complète : tente, vêtements, popote... Ce sont alors entre 12 et 16 kilos qui pèsent en permanence sur mes épaules, mais que j'appelle le prix de ma liberté. Quel plaisir de pouvoir dormir au détour du chemin, quand un lieu me plaît et que je n'ai qu'à demander à Dame Nature la permission d'y séjourner pour la nuit ! Je reconnais que de temps à autre je m'autorise également à voyager en auto-stop, ou en transports collectifs locaux selon les circonstances, les hasards ou les envies. En tout cas, je privilégie toujours des moyens à vitesse humaine, la progression lente. C'est de cette manière que j'arrive à m'imprégner et me fondre dans la culture que je désire appréhender : dans son Histoire, sa géographie, ses modes de vie ou ses mentalités... Je pense qu'il faut essayer de lier tout cela pour se donner une chance de comprendre ce qui fait un territoire. Le fait de voyager seul favorise également l'intégration : les gens viennent et s'ouvrent à vous plus facilement, la relation est plus naturelle. Être à deux, c'est déjà être en groupe et cela induit des comportements forcément différents, avec notamment plus de barrières et de retenue.

Bagage récupéré, je sors enfin de l'aéroport respirer l'air frais de Bogotá. Il est près de 19 heures, la nuit a enveloppé la ville depuis un moment déjà. Après plus de trente-deux heures de vols ou d'escales et après avoir traversé la moitié du monde, en apercevant seulement des bribes par le hublot, j'ai enfin mes deux pieds posés en Colombie. En regardant les lumières de la ville briller et dans le brouhaha incessant des arrivées et des départs, je pense aux deux mois et demi à

venir. Je quitte le hall surpeuplé pour m'isoler un peu au calme, tout en observant ce nouveau tampon sur mon passeport. Je m'appuie contre un poteau et allume une cigarette, le temps de réaliser que mon voyage commence vraiment ; à partir de ce moment précis tout reste à inventer, tout devient possible. Telle la plume de l'écrivain sur la feuille vierge, je suis prêt à écrire mon histoire, un pas après l'autre. Mais qui tient la plume du bout de ses doigts ?

Pour l'instant, je partage un taxi avec un couple pour gagner le centre-ville. Mon espagnol est encore hésitant, mais c'est un plaisir d'échanger mes premiers mots dans cette langue que j'affectionne particulièrement. Le chauffeur rame un peu pour trouver mon petit hôtel qui s'avère être davantage une maison d'hôte. Elle est blottie contre la montagne, il n'y a quasiment pas d'autres constructions plus haut ; la petite chambre de 9 mètres carré m'offrant une vue imprenable sur le centre-ville avec sa baie vitrée qui occupe tout un pan de mur... Bagage enfin défait, il est temps d'essayer de dormir.

Bogotá : 8 millions d'habitants, 2 600 mètres d'altitude, ville plate entourée de montagnes. La Candelaria, où mon petit hôtel se niche, est le quartier historique colonial, à l'origine de la fondation de la ville par les Espagnols il y a cinq cents ans. Les premières maisons construites par les colons se trouvaient sur ce qui est aujourd'hui la Plaza Bolívar, le cœur de la ville. Ce quartier est aussi un musée à ciel ouvert, mêlant bâtiments anciens et art urbain avec les nombreux graffitis qu'il abrite, un art qui semble largement accepté et reconnu par ici. Je marche beaucoup pour me laisser imprégner par l'ambiance et par cette musique : le vallenato, la cumbia ou la salsa que nous pouvons entendre partout.

Le soir venu je retrouve Simon et Élodie, couple de jeunes toulousains avec qui j'ai partagé les trois mêmes vols pour rallier la capitale colombienne. Nous buvons un verre et discutons de ce « nouveau monde », avant de se souhaiter bonne route et bon voyage chacun de notre côté.

Il pleut beaucoup à Bogotá, qui n'est pas une ville réputée pour avoir un climat agréable. Les averses se succèdent mais cela ne m'empêchera pas, pour mon second jour, de partir à la conquête du Cerro Monserrate et de son monastère. Il culmine à près de 3 200 mètres, soit 600 mètres au-dessus de la ville. Un funiculaire et un téléphérique permettent d'y accéder facilement, je prends pourtant le sentier pédestre, histoire de commencer à crapahuter et me mettre en jambe. La vue panoramique y est exceptionnelle sur l'ensemble de la métropole : elle s'étale sur toute la partie plane en fuyant vers le nord, pendant des kilomètres, étendant ses tentacules entre les espaces encore libres du relief

oppressé.

Je commence à me sentir prêt pour le grand voyage, hors des sentiers battus, en tout cas à ma manière. J'espère qu'il sera constructif et que je saurai rendre grâce à mes rêves...

